**La colonialité du savoir au prisme de la muséologie (post)coloniale, l’exemple de la « rénovation » du Musée royal de l’Afrique centrale**

Dans cette intervention nous reviendrons sur les conclusions d'une enquête de terrain, réalisée au Musée royal de l'Afrique centrale à Tervuren, entre septembre 2014 et mai-juin 2015, afin de dégager la permanence d'un impensé : la *colonialité du savoir* en jeu dans les formes de muséographie mises en place dans les expositions permanentes du musée.

Le musée de Tervuren a été fondé, dans le domaine royal de Tervuren, à l’occasion de l'Exposition universelle de 1897 (« Palais des Colonies »). Le projet, voulu par Léopold II, fut d'offrir une vitrine de propagande à son entreprise coloniale. Le Musée du Congo fut un outil économique et idéologique impérial (« *temples of empire*»*,* Coombes, 1997). Le développement des pratiques muséales à Tervuren fut donc indissociable de l'entreprise coloniale et du processus de constitution des Etats-nations (Asselberghs et Lesage, 1999). Le Musée royal de l'Afrique centrale est fermé depuis le 1er décembre 2013 et devrait ré-ouvrir ses portes en 2017. Il est donc actuellement en « rénovation ».

Toute personne ayant côtoyé ces dernières années le Musée de Tervuren ne peut qu'avoir été frappé par l'intensité de l'activité muséographique au regard de la remarquable torpeur muséale qui a caractérisé la période qui a suivie l’Indépendance du Congo. En effet, la décolonisation du Congo n'a mené à aucun changement majeur dans la mise en scène des collections du Musée. Au contraire, la muséographie a continué de reconduire un récit profondément ancré dans la légitimation de l'entreprise coloniale de façon similaire à celui qui avait cours avant 1960. Cette absence de transformation critique est d'autant plus significative au regard des remises en causes qui ont déjà été effectuées dans des institutions similaires en Europe. A la veille de sa « rénovation », le Musée royal de l'Afrique centrale est probablement le dernier musée colonial du Monde.

Le concept de « colonialité » (Quijano, 1999) permet de rendre compte des continuités et des héritages d'une articulation planétaire de la domination « occidentale » par-delà le colonialisme et les indépendances. Cette forme singulière de pouvoir s'articule sur une dimension ontologique (*colonialité de l'être*) et épistémologique (*colonialité du savoir*) résultant de diverses modalités d'eurocentrisme (**Escobar et Restrepo, 2010**). Il s’agira dès lors de saisir une dimension spécifique de la colonialité qui se loge au cœur des pratiques muséographiques les plus contemporaines, y compris celles qui s'identifient comme « post-coloniales ». Afin de mettre ce concept à l’épreuve, nous reviendrons sur le processus de « rénovation » en cours de l'exposition permanente du Musée royal de l'Afrique centrale, ainsi que sur les négociations et les controverses avec des membres des « diasporas » présents au cœur du processus. Nous tenterons de rendre compte, dans cette tentative de sortir de la période coloniale belge, de l'absence d'une réflexion profonde et publique sur la nécessaire décolonisation épistémologique des cadres muséographiques. Une telle absence constitue un des paradoxes de la « postcolonialité » d’une ancienne puissance impériale qui fut forcé d’accepter la décolonisation du Congo sans s’auto-décoloniser (Mbembe, 2013 : 6).

Martin Vander Elst (U.C.L.)